

Textes des participants

Extraction

Surgissant d'un sommeil brusque et profond- sieste quotidienne sur ce fauteuil que j'affectionne tout particulièrement - j'aperçois, dans l'ombre, son profil délicat. Sa tête fine repose contre son bras. Spectre immobile. Fantomatique présence. Elle se tient repliée sur elle-même, les yeux clos, réfugiée en son for intérieur. Recouverte d'un sombre châle élimé, elle enveloppe - à la manière d'une mère berçant son nourrisson - son genou appuyé contre sa poitrine.

Je saisis doucement et silencieusement mon carnet de croquis, afin d'immortaliser cette apparition floue avant qu'elle ne s'évanouisse. Le temps semble s'être arrêté. Seul le grattement de la mine de plomb sur le papier me rappelle au réel. Hypnotisé. Les traits prennent forme progressivement sous mes yeux et m'empêchent de sombrer dans l'évanescence de la silhouette que j'observe et trace, derniers liens tangibles entre ma réalité et un monde parallèle, le jour et la nuit, entre vie et mort. Dans quelles sphères flotte cette fragile créature ? De doux rêves chuchotent-ils à l'intime de son être d'apaisantes paroles ? Ou l'oubli creuse-t-il profondément son trou au sein de son inconscient, comme un refuge inaccessible connu d'elle seule ? Elle seule connaît les mystères et les trésors qui habitent son isolement. Elle seule sait les raisons et les besoins qui la maintiennent dans ce retranchement.

Le sommeil est l'oubli de la conscience.

Il est la porte dérobée qui mène à nos désirs refoulés, nos envies sclérosées, nos peurs ancrées, et nos souvenirs effacés. La richesse de l'inconscient affleure sous la peau fine.

Démuni, je reste sur le palier en simple observateur, ignorant, derrière la porte close. J'enrage de ne pouvoir soulever délicatement cette paupière pour enfin accéder à ce qui s'y cache, sous peine d'éveiller en sursaut le cerbère sensuel qui monte la garde. Je repose mon crayon, m'adosse à nouveau contre mon fauteuil. Je laisse errer mes pensées tout en l'admirant en silence. Je constate que malgré toutes les compétences que j'ai acquises récemment, je ne pourrais jamais accéder à ses pensées. A son univers.

Il est vrai que j'ai beaucoup progressé ces derniers mois. Mon entraînement est devenu payant. Je m'extrait désormais plus rapidement de mon corps physique. Récemment, j'ai pu m'observer de dos. J'ai pu ainsi me peindre depuis l'arrière. Mon corps reposait là, replié sur lui-même tel que je l'avais quitté. Totalement immobile, comme prostré.

Amaigri, les apophyses épineuses saillantes, les flancs creusés, les membres noueux, la peau blême, j'avoue avoir alors été surpris par cette rencontre avec mon corps physique. Je ne m'étais pas rendu compte du régime ascétique que je m'étais imposé ces derniers mois, focalisé sur un seul et unique but : l'expérience du « hors-corps », du dédoublement, que certains nomment aussi « voyage astral ». Je n'affectionne pas cette expression, tant elle prête aux préjugés, catégorisant rapidement le pratiquant d'illuminé, de sorcier ou de fou pour peu, de surcroît, que son comportement social ne soit pas adéquat, pas dans la « norme ».

Mes détracteurs n'ont vu dans cette peinture que le reflet de ma décadence. Mon autodestruction : « ...corps décharné, mortifié, allégorie de la souffrance et de la maladie. Dans cette œuvre, Schiele dévoile son obsession : la peur de la mort. Elle semble caractériser un tournant de sa peinture. La période la plus sombre et provocatrice qu'il nous ait offerte jusqu'à ce jour... ».

Il est vain de leur expliquer le sens de cette représentation, s'ils ne peuvent, d'eux même, voir au-delà de l'apparence. Leurs habitudes esthétiques et leurs goûts, étalonnés par les conventions sociales puritaines actuelles, sont choqués par le trait incisif, brut, les couleurs ternes, blafardes et maladives. Leur regard est heurté par la nudité sans concession de mon corps malingre. Leurs yeux ne voient que ce que la société leur impose de voir.

Dépouillé de tout appareil, le corps dans son plus simple appareil lâche prise. Enfin. La conscience peut se libérer de l'égo qui la maintient dans les limites du connu. Elle peut alors s'ouvrir à la pleine conscience. Notre souveraineté intérieure. Nulle limite physique ne fera plus barrière à l'Eveil.

Mais ce processus est d'autant plus exigeant qu'est grande l'influence des dogmes et du conformisme qui nous asservissent depuis notre tendre enfance.

J'ai jeûné souvent ces derniers mois. D'abord volontairement, afin de me détacher des besoins matériels. Puis de manière plus inconsciente, et plus longtemps, oublieux du temps qui passait, au fur et à mesure de mes pratiques : méditation, spiritisme, séances de chamanisme au tambour. J'ai également absorbé certaines plantes hallucinogènes, afin d'accélérer le processus, d'étendre le champ de la vision. Le jour est enfin venu où mon double éthérique est apparu. Il s'est dissocié de mon corps physique. J'ai flotté, hors de moi, corps subtil et timide à ses débuts, s'effaçant à la moindre perturbation extérieure.

Aujourd'hui, à force de pratique, de détachement de soi, et de non-volonté, je renouvelle l'expérience de plus en plus facilement, à la demande.

Allégé, je me suis éloigné de mon squelette, de ma chair. Carapace qui me retient au réel ici-bas, quand mon âme éveillée, luminescente, n'aspire qu'à s'élever encore plus haut.

Toujours plus haut !

Jusqu'où ? Jusqu'à la porte des Mystères ? L'ultime Connaissance ?

Je n'ai de cesse de chercher à atteindre l'état vibratoire supérieur. La clé. Peu m'importe les privations et la souffrance physique. Je ne les ressens déjà plus. La

peur de la mort n'est pas l'obsession qui me hante. Bien au contraire ! Au bout de ma quête, peut-être, trouverais-je un sens. Le sens de la Vie.
Mais, à cet instant, dans ce fauteuil installé, les rayons du soleil de l'après-midi qui s'allonge baignent la chambre d'une douce luminosité. J'observe le silence de ma douce, curieux et attendri. Nul voyage astral ne me permettra donc jamais de découvrir ce que dissimulent ses paupières closes. Rêve-t-elle déjà à l'enfant qui va naître ? L'embryon qui l'habite. Que son corps abrite. Dans le fond, peu importe. Dans ma douce torpeur, l'esquisse d'un tableau m'apparaît peu à peu :

Mêmes yeux
Mêmes bouches
Même chevelure
Deux êtres se ressemblent
Deux pièces qui s'assemblent
De chair et sang mêlés
Mère et fils enlacés

Mêmes tons
Même fond
Même terne horizon
Union auréolée
Par la pluie délavée
Blanche aura délimite
Symbiose tacite

Le regard vigilant
Quelque peu méfiant
Les mains aux doigts crispés
Prêtes à protéger
Ce naïf enfant
Innocent
Ignorant

Corinne J.

Taches

Elle se met à genoux. Devant le tiroir du bas, en dessous des rouges et des faux ongles. Elle l'ouvre. Regarde derrière elle. Un regard de braise. Un bas a filé, à

hauteur du tiroir : pourquoi l'aluminium est-il aussi tranchant ? Pourquoi un bleu imbécile pour donner à ce meuble un look Ikea ? Elle, farfouille, fouille nerveusement. Au fond une petite fiole noire, une bouteille d'encre de Chine Pelikan qu'elle avait volée en quittant l'école obligatoire, un reste du cours de dessin qu'elle subissait en rêvant aux amants de Sylvie Vartan. Elle se rappelle l'odeur de l'encre, âcre, animale. Vieille. Elle voudrait la retrouver. Vite. Maintenant. Elle veut l'ouvrir. Le capuchon résiste. Elle tourne. Le prend entre les dents. Le rouge de ses lèvres sur le noir du plastique. Les incisives glissent. Elle essaie les molaires. Se griffe les gencives. Griffes le capuchon. Bordel à cul ! Elle fouille encore. Une pochette d'allumettes publicitaire pour les cigarettes Laurens, sphinx rouge sur nuit étoilée. Elle détache une allumette. Frotte le soufre. Petite flamme ridicule. Petite flamme qui lèche le capuchon, lentement. Allumette qui se consume, qui lui brûle les doigts. Malgré la douleur elle empoigne le capuchon, le tourne, il se meut. Se dévisse. La fiole s'offre, elle approche son nez. L'odeur est là, intacte, sublimée par les années. Elle sourit. Sent et ressent. Renifle. Elle se lève, glisse, un genou à terre, se rattrape. Lâche la fiole qui tombe sur le carrelage ivoire. L'encre gicle, Rorschach sur le sol. Vite un pot d'eau. Elle le vide. L'encre se dilue. Se promène sur les carreaux. Superbe tableau. L'immortaliser. Instagram. On dirait un être recroquevillé. Homme ? Femme ? Ange ?

Zao Wou Ki ?

Le pot est vide. Le loup a mangé les galettes et s'est enduit de beurre, se dit-elle. La tache se fige. Elle panique, ouvre le tiroir du milieu. Vernis rouges, verts, bleus, violets. Elle vide les flacons pour diluer l'encre de Chine. Réactions chimiques, bulles, bouillonnements, attirances, répulsions.

Homoncules ? Gonzesses ? Farfadets ?

Shodo ?

Ses doigts brûlent, l'acide nitrique ronge, sa peau pèle, la chair est à vif, elle abandonne la tache.

Fouille et farfouille, maudit tiroir ! Cherche avec la frénésie agacée d'un homme qui tempête sur son ordinateur (car chacun sait que les ordinateurs ont été inventés par

la mafia des assureurs pour faire monter la tension des pékins qui en dépendent) elle fouille et farfouille et jette à terre tout ce qui reste, flacons de cyanure, boulettes de shit, seringues brisées, aiguilles rouillées, et là c'est quoi ce petit bâton rectangulaire noir brisé en trois comme une craie blanche? Elle le renifle, le mordille, le scrute sous tous les angles, ah oui : une escale à Singapour, le magasin chinois qui vendait des pinceaux, des horloges, des portraits de Mao et des capotes lubrifiées : un bâton d'encre de Chine, Indian ink en anglais, un bâton que l'on frotte sur l'ardoise humide pour créer l'encre, le lavis. Et si tout va bien la calligraphie viendra d'elle-même. Elle le frotte sur le sol humide, sur le carrelage, sur les pare-feuilles, les tomettes, elle frotte elle crache et le lavis apparaît comme la photographie dans le révélateur des photographes d'antan. Noirs profonds, gris colorés, drapés sublimes, visages mariaux, regards martiaux, la petite Jésus et la Sainte Vierge, qui plante ses doigts crochus dans le ventre de l'infante. Signe de croix. Assassin.

Anges ou démons ? Mendiants émaciés ?

Deux mille ans de malentendus.

Thierry B.

Même les meubles ont une âme artiste en eux

Anna

J'observe avec curiosité cette femme, sa position et l'expression de son visage. J'ai déjà vu Klimt à Vienne, mais sinon je ne connais rien de sa peinture et de la peinture en général ou si peu.

J'ai l'impression qu' Anna travaille dans une usine et qu'elle est tellement fatiguée qu'elle s'assoupit durant une pause. Je ne trouve pas qu'elle est forcément maltraitée ou malheureuse alors que cela a été ma première impression en découvrant ce tableau en image. Elle a l'air paisible et épuisée de sa journée ou nuit de travail.

Je crois que c'est une personne douce et calme. Comme j'aimerais lui ressembler. Elle semble insensible aux perturbations du monde extérieur.

Je me suis aussi imaginée que son père ou son frère est un artiste ou rentre tard d'une soirée. Je la vois assoupie dans un atelier, sereine à côté d'un membre de sa famille qui l'aime tendrement et qui apporte une dernière touche à une œuvre qu'il crée. J'espère m'inspirer de la sensation de tranquillité et de confiance qui émanent d'Anna quand je l'observe afin de puiser la force, la persévérance et le lâcher prise dont nous avons besoin pendant les mois à venir. Merci.

Hector

Ma première réaction est très abrupte... je ne sais pas quoi écrire sur ce tableau. Cet homme replié sur lui-même touche ma sensibilité et provoque une grande tristesse en moi.

Autant il se dégageait une certaine douceur et sérénité du premier tableau autant ici... Je ne vois que refus d'affronter la réalité parce qu'elle est insupportable ?

Je trouve que son corps se confond avec un rocher... Il me paraît fort aminci... On ne distingue pas toutes les parties de corps...

Je n'arrive pas ou mon esprit refuse d'appréhender ce tableau... Je ne peux pas en écrire plus. Je sais juste que j'aimerais l'aider, mais comment aider un homme recroquevillé sur un tableau qui a plus de cent ans ?

Henriette et Paul

Ce tableau m'a troublée car je n'ai pas retrouvé le titre tout de suite. En observant les visages j'aurais plutôt imaginé un père et sa fille. Cela est peut-être dû aux coiffures de cette époque.

Les couleurs de ce tableau me semblent tristes et ternes. Je ne ressens pas de gaieté ou de légèreté, ce n'est qu'une impression générale. En tout cas il ne s'en dégage pas une ambiance de fête.

Je ne suis certainement pas assez imprégnée de l'ambiance de ce tableau ou mes connaissances lacunaires dans le domaine de la peinture font que je ne suis pas capable d'appréhender ce tableau à sa juste valeur.

On ne distingue pas les visages de façon très nette... Il y a une mère et son fils mais je ne ressens aucune émotion à les observer... Peut-être s'aiment-ils d'un amour tendre, mais leur représentation me laisse de marbre. La femme me semble d'un naturel plutôt dur, sérieux, s'acquittant certes de sa tâche mais sans plus.

On dirait que son enfant regarde par la fenêtre au loin. Un tableau d'une maman et de son enfant se regardant m'aurait davantage parlé. Le garçon n'a l'air ni bien ni mal. Je n'arrive pas à interpréter son attitude (ou du moins à essayer).

Je crois que c'est un enfant délicat, du genre artiste et très pris par ses émotions. Je ne sais pas ce qu'il ressent pour sa maman. Ce n'est qu'un tableau, une peinture à un moment donné leur vie. Est-ce représentatif de leur relation en général ou non ?

Je trouve que la mère regarde son fils ou le peintre sans émotion. On ne peut pas dire que ses yeux pétillent de bonheur. Peut-être que ce n'était pas en vogue en ce temps-là.

Je reste un peu sur ma faim avec ce tableau. J'aimerais raconter plein de choses, mais il manque quelque chose qui me touche, je suis déçue ne pas avoir connu d'émerveillement. J'espère que le prochain tableau me conviendra mieux !

Ce meuble de cuisine a fait partie directement ou indirectement de la vie des personnes représentées sur les trois tableaux évoqués dans les textes.

Le meuble aux belles couleurs grecques, se trouvait dans la cuisine de la maison dans laquelle la maman d'Anna travaillait en temps qu'employée de maison. Elle s'occupait des repas de ses employeurs.

Anna avait l'habitude de faire ses devoirs après l'école dans la cuisine où oeuvrait sa maman. Elle allait parfois piquer en douce (c'est ce qu'elle croyait) des douceurs préparées par sa maman pour les maîtres de maison.

Le fils de la famille des employeurs de la maman d'Anna, Hector, était une âme torturée par des idées noires depuis sa plus tendre enfance. L'amour et le réconfort de ses parents ne suffisaient pas à l'apaiser. Il était entre l'adolescence et l'âge adulte. Il ne savait comment se dépêtrer de son tempérament dépressif. Il se voyait comme futur artiste, écrivain, peintre ou les deux.

Anna le comprenait bien. Il venait souvent vers elle s'épancher sur ses espoirs et ses désillusions. Il l'observait pendant qu'elle oeuvrait à la cuisine, en faisant des aller-retours entre le fameux meuble de cuisine et la table. Hector se sentait plus à l'aise en compagnie des employés de maison que ses propres parents. Dans cette cuisine, on n'attendait rien de lui, il n'y ressentait aucune pression et n'avait pas besoin de porter un masque. Il appréciait cette authenticité.

Bien que ne souhaitant pas se retrouver prisonnier par les liens sacrés du mariage, il dut cependant s'y résoudre quelques années plus tard. Il avait quelques penchants pour Anna, la fille de la cuisinière, mais cet intérêt bien innocent fut stoppé net par ses parents pour qui ces épanchements amoureux n'étaient socialement pas acceptables malgré la bienveillance qu'ils éprouvaient à l'égard d'Anna.

Les parents d'Hector organisèrent donc des fiançailles bien orchestrées avec une jeune femme de la bonne société locale. Ils durent prendre les choses en main, car leur fils bien qu'héritier d'une fortune fort intéressante, n'avait que peu de prétendantes vu les démons intérieurs qui l'habitaient et en faisait aux yeux du monde extérieur, un être fort peu stable et peu engageant pour un projet de mariage.

Cette femme, quoiqu' encore relativement jeune, était pourtant un peu plus âgée qu'Hector. Elle portait le nom d'Henriette et représentait l'opposé qui aurait permis à Hector de trouver quelque bonheur dans sa vie. Contrairement à la jeune et tendre Anna, elle était froide et distante, peu encline à écouter les confidences de son fiancé et surtout soucieuse de se marier pour faire bonne figure aux yeux de la société.

Ainsi donc le mariage eut lieu suivi dans la foulée quelques années plus tard de la naissance d'un unique enfant, Paul, qui fit le bonheur de son père et bien moins celui de

sa mère qui se retrouva contrainte d'aimer quelqu'un, un petit être qu'elle avait mis au monde, non pas par amour, mais parce qu'il le fallait. Cet enfant qui ressemblait tellement à son père, chétif, sensible et curieux de tout, s'attacha beaucoup à Hector qui lui apprenait avec un plaisir évident l'éveil à la vie.

Henriette ne se manifestait en cuisine dans le seul but de vérifier le bon déroulement de l'élaboration des repas. Anna avait pris la succession de sa maman dans la cuisine de la maison et c'est maintenant elle qui écoutait le père et le fils venant lui conter leurs promenades dans la nature et l'émerveillement qu'ils éprouvaient. Elle ne se considéra jamais comme une mère de remplacement auprès de Paul, mais ce dernier trouva chez elle l'affection et l'écoute dont il avait tant besoin. Tout comme son papa l'avait fait avant lui, la cuisine devint un lieu de partage et de complicité, car tout comme Anna, il se faisait un plaisir d'aller chiper les bonnes choses cachées dans les tiroirs et recoins du meuble aux couleurs grecques.

Si ce meuble de cuisine avait pu nous parler, il aurait eu des choses fort intéressantes à nous raconter, avec la même bienveillance qui caractérise Anna et sa maman, qui prenaient soin de lui en le nettoyant régulièrement afin qu'il brille et que ses couleurs pimpantes illuminent la cuisine....

A. B.

Les oubliés

Théâtre Avant-Garde, jeudi 27 avril 2023

Dans le noir, elle s'assied à même le sol, s'enroule dans le tissu léger. Seule sa tête émerge et repose sur son genou. Un brouhaha la berce. A quoi peut-elle penser à cet instant précis ? Son visage lisse, ses yeux fermés ne laissent rien filtrer. Elle est centrée sur un ailleurs. Aucun bruit ne peut l'atteindre. Des chaises sont bougées, des sons nés de cordes pincées la tirent de sa torpeur. Elle reste immobile dans la légère agitation ambiante. Un concert de gorges raclées, de toux sèches et finalement un silence d'attente. Les spectateurs ont dû la deviner. Elle se sait invisible et pourtant des regards la scrutent et la secouent doucement. Elle réintègre son corps. Son pied gauche ankylosé signe la fin de l'attente. Elle bande ses muscles, inspire profondément, quitte ce no man's land. Comme chaque soir, aux premières notes de musique elle tendra ses bras vers le ciel, déploiera ses jambes et se redressera. Le tissu la dissimulera dans un premier temps, avant de devenir son partenaire de danse dense et souple l'enlaçant de milles bras légers. Elle se remémore les mouvements, les enchaînements, puis la

chaleur du projecteur l'enserme, les notes jaillissent de la fosse. Elle lève les bras et tout s'enchaîne. Elle danse. Elle danse la libération. Elle danse la liberté à venir.

Théâtre Avant-Garde 28 février 2023

En boule, à nouveau en boule. Autant son maintien que ses cheveux en bataille montrent que rien ne va. Paul est en colère, une colère noire qui le ronge de dedans.

Hier, il a essayé de parler, d'expliquer son point de vue, de discuter. Mais les mots stériles retombaient à peine prononcés. Le directeur intraitable l'a renvoyé au vestiaire. Paul espère que l'acte, être nu devant tout le monde, va infléchir les décisions et lui permettre de donner son avis.

En attendant, le froid s'immisce peu à peu sur sa peau, il rampe, envahit tous les interstices de son corps. Ses poils se dressent, de fins tremblements parcourent son dos. Il sait que ce sont des réactions de son corps pour générer de la chaleur en vain. Maintenant ses pieds s'ankylosent, ses mains se glacent et toujours ce silence derrière lui. Peut-être regrette-t-il sa position ? Peut-être regrette-t-il de ne pas pouvoir surveiller la salle ? Peut-être s'est-il trompé d'heure ? Le directeur avait annoncé sa venue pour 14h. Il craint que sa langue gèle dans sa bouche et l'empêche de parler. Il craint que les mots restent bloqués dans sa gorge pris dans la glace de son cou. Il imagine le soleil, la plage, le sable. Il entend le vent doux dans les branches de palmiers. Il se souvient de ce temps heureux. Il se souvient de ce temps de l'harmonie avec Etienne, son directeur. Il se souvient de ce temps, où amants ils discutaient des spectacles à venir. Ce même Etienne avec qui il est en tension depuis hier et qu'il attend dans le noir.

Clic les spots s'allument, une onde de chaleur le traverse.

- Bon ! Paul tu te prépares, s'il te plaît. On va répéter.

Région inconnue environ 1890

Il n'a qu'un vague souvenir de la scène.

C'était il y a un siècle. Dans ce temps-là, les gens pouvaient se toucher, s'enlacer, s'embrasser. Par la suite, tout a changé. Il interroge sa mémoire. Peut-il se souvenir du contact des mains de sa mère sur son ventre ? Peut-il sentir son parfum ? Parfois, des bribes de fragrances de mugets flottent dans la pièce. Quand il veut les saisir, elles s'envolent, se diluent et son nez n'inspire qu'un air neutre. A l'époque du tableau les rues exhalaient différentes odeurs, celles des chevaux, de leurs crottins, celles des

écoulements d'eau sale dans les rigoles, celles des fruits blets. Il aimait ses promenades journalières dans les rues.

Son père, riche bourgeois de la ville avait commandé un portrait de sa femme et de son fils. Lors d'une cérémonie grandiose, à l'occasion des 10 ans de mariage, il voulait dévoiler ce tableau accroché au-dessus de la cheminée. Ce tableau qui devait personnifier sa réussite et son bonheur. Lorsqu'il avait vu cette toile, de fureur il avait tout annulé, renvoyé le peintre et relégué le tableau au fond du grenier. Pourtant ce portrait est le témoin de la situation qui sévît quelques jours plus tard dans la ville. Les yeux sans regard de sa mère furent ceux de tous. Les mains teintées de sang signent le mal étrange qui envahit la ville.

Un mal qui entraînait, suite à des contacts humains des saignement. Une simple poignée de main, un baiser et parfois un effleurement suffisaient pour déclencher ces hémorragies mortelles. Le gouvernement mit en place des milices qui circulaient dans la ville, entraient chez les gens et emmenaient les contrevenants à la prison. De cette forteresse, personne ne revint. Le temps passant, les gens cessèrent de se regarder de peur d'être attirés par l'autre.

C'est cela que personnifie l'enfant au regard détourné. Son père pour le sauver le fit sortir de la ville et l'envoya chez une tante dans une région épargnée par ce fléau. Il revint des années plus tard pour liquider la maison familiale. Au grenier il retrouva ce tableau, caché derrière de vieux meubles. Un rescapé des grands nettoyages du gouvernement. Il le détache de son cadre et roule toile, la dissimulant au fond d'un tiroir. Les ordres avaient été extrêmement clair et respectés : Rien ne doit jamais filtrer de cette époque. Il passe la nuit à écrire les heures sombres, angoissantes, ces morts absurdes, l'impuissance du gouvernement. Il espère qu'un jour quelqu'un trouvera son témoignage et permettra alors qu'on se souvienne de ces morts.

Théâtre Avant-Garde 27 avril 2023

Il y a quelques mois, Etienne a vidé le grenier de ses grands-parents. Dans ce fatras, un meuble de cuisine blanc et bleu a attiré son attention. Il ne se souvenait pas de l'avoir vu chez eux lorsqu'il leur rendait visite. Il a ouvert les tiroirs et trouvé une toile enroulée. Lorsqu'il l'a déroulée, un papier est tombé qu'il a mis machinalement dans sa poche.

Ce tableau représentait une mère et son enfant. Qui pouvait bien être cette femme et cet enfant ? Son arrière-grand-mère ? Et donc l'enfant son grand père ? Les habits laissent penser à une époque plus lointaine. Il est saisi par cette atmosphère de grande

tristesse qui se dégage de la peinture. Pourquoi ces deux personnages ne se regardent-ils pas ?

Le soir Etienne a retrouvé la lettre accompagnant le tableau. Il l'a lue et relue. L'auteur y relate une épidémie qui a décimé une ville entière. Il vivait dans cette région enfant dont le nom lui échappe. Comment un épisode de contamination de cette envergure est-il passé sous silence ? Est-ce que cet épisode n'a concerné qu'une seule ville ?

Etienne a longuement cherché, mais n'a obtenu aucune réponse.

Comme le témoin de cette lettre, il refuse que ces gens soient morts inutilement. Il décide de mettre en scène cet épisode inconnu des manuels d'histoire. Debout au fond de la salle ce soir de première, Etienne observe la scène. Sur un fond noir est projeté le tableau de la mère et de l'enfant. Seul décor, le meuble blanc et bleu de cuisine. Etienne suit la chorégraphie des danseurs : Emilia tout en souplesse virevolte autour de Paul nu, immobile dos aux spectateurs. La vie s'oppose à la mort.

Suzanne E.-C.

L'épreuve de Zhila

Tous les jours, Zhila attendait.

Recroquevillée, accroupie sur ses talons. Enveloppée dans sa large cape sombre.

Elle était épuisée.

Six longues semaines s'étaient écoulées depuis que les hommes du village lui avait ramené son fils Cyrus.

Ils l'avaient trouvé, rampant sur ses avant-bras, au sortir du chemin de la forêt. Non loin de sa maison.

Cyrus ne marchait plus. Ses jambes, tels deux bois morts, ne vivaient plus. Ne le portaient plus.

Affolée, elle avait fait appel au médecin, à quelques rebouteux qui avaient tenté de ranimer ses jambes roides.

Malgré les prières et les cierges allumés à l'église, personne n'avait rien pu faire.

Zhila avec son mari Bakir et leur fils Cyrus avaient quitté Kaboul, en Afghanistan. Où la vie y était douce jusqu'à ce qu'éclate la guerre qui ravage tout. Zhila avait repoussé le plus longtemps possible le moment fatidique de l'exil. Après un long et douloureux périple la petite famille était arrivée en Bulgarie, espérant atteindre la Grèce.

Bakir n'avait pas donné de nouvelles depuis qu'il était parti seul à pied en direction de la frontière grecque.

Avant leur départ afghan, la grand-mère de Cyrus leur avait fait cadeau de deux coffrets carrés, de la grandeur d'un grand livre, en argent, dotés d'un couvercle et de quatre petits pieds arrondis. Sur le dessus une boule argentée qui permettait de soulever le couvercle.

Le père, avant de partir, en donna un à son fils et emporta le deuxième dans sa maigre besace.

Couché sur son lit, Cyrus, qui n'avait pas de douleurs, et les doigts mobiles, écrivait, dessinait des multitudes de missives qu'il déposait dans son précieux coffret.

Il souriait à sa mère qui restait de longues heures à ses côtés. Cyrus lui témoignait une grande attention, lui caressant le bout des doigts de ses longues mains effilées, tentait d'effacer les larmes qui coulaient chaque jour de ses grands yeux d'un bleu profond.

Un soir du mois d'avril, après six longues semaines de solitude et d'espoir, un messager du village apporta un emballage volumineux, déchiré par endroits, à l'adresse de Zhila.

Il contenait le deuxième coffret en argent.

Sur son visage un calme soudain s'afficha. Un sourire tendre se dessina sur ses lèvres fatiguées.

Des nouvelles, des nouvelles enfin.

De son lit Cyrus se redressa d'un bond. Il souleva sa couverture et plia lentement un genou, puis l'autre, bougea ses orteils doucement. Tremblant, il descendit ses jambes une à une au bord du matelas.

Zhila hurla, en l'enveloppant de ses bras maigres pour l'installer sur ses genoux.

Cyrus, Le dos droit, les jambes molles se saisit de son coffret à lui. Réunissant les deux objets rutilants, ils ouvrirent ensemble celui du père en premier.

Bakir racontait sur des papiers griffonnés.

Il avait été arrêté à la frontière grecque, traité tel un malfrat. On lui avait lié les poignets avec une mince corde qui lui sciait la peau. Poussé contre un mur et fouillé

sans ménagement. Son seul tort aux yeux de la milice grecque était celui d'être né en Afghanistan.

Plusieurs semaines il était resté dans une pièce infâme aux odeurs pestilentielles, entouré d'inconnus venus chercher des droits de passage.

C'est là qu'il avait été battu à coups de pieds et de poings. Son dos couvert d'hématomes, il avait ressenti le froid qui lui piquait la peau. L'humiliation extrême.

Sans explication aucune, un jour on le poussa dehors de l'autre côté de la barrière frontière. On lui dit : « ne reviens plus ». Muni d'un laissez-passer il partit aveuglé par le soleil cuisant.

Il déambula plusieurs jours avant d'atteindre un village blanc au-dessus de la mer. Proche d'un champ d'olivier.

C'est là qu'il rencontra le Pope de la paroisse. Une bonne âme, qui lui indiqua une petite maison inoccupée qu'il pourrait habiter jusqu'à la venue de sa femme et son fils.

A son tour, Cyrus ouvrit son coffret et lu à haute voix toutes ses lettres à sa mère attendrie.

Il avait fait un pari avec son ange intérieur. Il remarquerait dans le seul but que ses pas le conduisent près de son père.

Son vœu le plus cher, réunir ses parents et vivre les trois dans un pays plus libre. Sans guerre.

Zhila était recroquevillée, accroupie sur ses talons, enveloppée de sa large cape sombre. Sur son visage s'afficha un sourire, elle savait qu'elle retrouverait Bakir.

Lison K.

La lourdeur du vide

Je viens d'acquérir une nouvelle table. Elle est lourde et froide, sans couleur. Elle ressemble à l'image que j'ai de moi.

Moi, la femme assise repliée peinte par Gustav Klimt. Oui, c'est moi. J'ai quitté le tableau, je ne supportais plus d'être exposé pareillement, de montrer ma tristesse à chaque visiteur. Pendant des années j'ai essayé de trouver le sens de la vie, l'unité du tout, l'Amour. Je n'y arrivais pas, voilà la vraie raison de cet abandon.

J'ai rencontré un homme, un homme qui, comme moi, a également quitté son tableau. Oui, c'est bien l'homme replié sur lui-même, peint par Egon Schiele.

Quand deux âmes repliées se rencontrent, catastrophe !

Nous nous sommes aimés sans s'aimer. Après la naissance de notre fille, je l'ai quitté, froidement. J'ai tout amené avec moi, même ses vêtements, sous-vêtements, chaussettes, tout, tout, tout. Je l'ai laissé seul dans son petit appartement, sans vivres, sans de quoi s'habiller, sans meubles, sans rien.....! Froidement et en chantant. Je l'ai délaissé comme un ver de terre sans terres.

Ma fille aussi m'est devenue insupportable. Elle lui ressemble trop. L'amour maternel n'a jamais pris racine chez moi. Lors de son quatorzième anniversaire, je l'ai confiée à un homme riche et bon. Je ne regrette rien.

Dans cette table lourde que je viens d'obtenir, je me suis reconnue tout de suite. C'est moi, oui, sans aucun doute, c'est moi. Trop lourde pour bouger, trop lourde pour aller à la rencontre de la lumière, trop froide pour découvrir mon moi supérieur. Sans couleur, sans vie. Je suis là, juste là, sans plus. Lourde, lourde, sans espoir. Sans espoir ? Et la petite boule au milieu ? Un petit bout de mon âme ? Mon seul espoir ! Qu'elle grandisse ! Qu'elle roule sur la table, qu'elle trouve une issue, la lumière ! Bouge, mon âme, bouge !

Il n'est jamais trop tard pour aller requérir le bonheur simple.

Bruno M.

Jean et Louise

Louise

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis accroupie au bord de cette route, une nuit, un jour, des jours, des nuits... L'obscurité étourdissante se mêle à l'espoir insaisissable du jour naissant. Mon corps tout entier lutte chaque seconde pour sauver une existence déjà si abîmée, conscient que sans lui ce serait la nuit. Personne ne remarque cette pauvre femme emmitouflée dans une couverture de fortune, ses cheveux couvrant son visage amaigri par la disette, dont chaque ride recèle un secret. Je voudrais m'endormir sur le pavé, fermer les yeux, ne plus apercevoir un monde qui m'est devenu incompréhensible.

L'air est pourtant si doux aujourd'hui, parfumé, léger, il me caresse le visage et en cet instant je perçois comme dans un songe voluptueux l'illusion d'une vie remplie d'amour, de joie, de bienveillance, une bulle cotonneuse, comme si personne ne pouvait plus percer mon cœur, l'arracher, la vie m'accorde un instant de bonheur. La douceur m'enveloppe, je ne sens plus la lourdeur de mon corps. Mes yeux ne se rouvriront plus, la douceur de l'air m'a emportée, loin, très loin.

Rosalie

Cela fait plusieurs jours que j'aperçois ta frêle silhouette révélant ta peau diaphane, parsemée de taches violacées, comme des éclaboussures exhibant au monde entier ta

condition humaine. Tu tentes vainement de dissimuler ce corps, comme si tu as honte de l'exhiber. La première fois que je t'ai vu, j'étais si pressée de me rendre à mon travail, j'avais même perdu en chemin mon foulard et tu m'avais hélé : « *Madame votre foulard!* », et moi si égoïstement perdue dans mes pensées, je n'avais pas prêté attention. Puis le jour suivant, et le jour d'après, mon rituel a continué sans un réel regard à ton égard et pourtant tu n'as pas cessé de me saluer d'un : « *bonjour Madame!* ». Ce n'est que des jours plus tard que tu as commencé à exister, ton regard doux s'est posé sur le mien, l'a enveloppé et je me suis arrêtée, surprise moi-même par mon attitude.

Jean

Je vous aperçois de l'autre côté de la rue comme tous les jours, vous semblez si inquiète et pressée chaque jour et je me surprends à m'imaginer ne serait-ce que quelques instants des bribes de votre existence : est-elle dorée, confortable, entourée d'amis ? Je sais que mon existence n'a que peu d'importance à vos yeux et pourtant si vous saviez, ma vie fut un temps légère, je vivais dans l'insouciance, aveuglé par des choses futiles, mais plus que tout j'avais rencontré l'amour de ma vie. Puis un jour ce fut la chute violente, implacable, un aller simple pour l'inimaginable. Nous avons été séparés. Louise, mon soleil, ma petite étoile, je me demande à chaque instant si elle aussi elle tente de s'accrocher à la vie sur le bord d'un trottoir. Je ferme les yeux et je l'aperçois, belle, solaire, lumineuse. Et je me recroqueville pour ne plus avoir honte de ce corps décharné.

Rosalie

« Monsieur, Monsieur, pardonnez-moi, j'ai trouvé cette petite boîte argentée à vos côtés, vous appartient-elle ? ».

Rose

Mon fils, mon amour, je t'écris cette lettre dans l'espoir que tu puisses la lire. Je n'ai eu de cesse de penser à toi. J'ai retrouvé cette photo de nous deux dans l'un des cartons du grenier. En un instant tous les merveilleux souvenirs de notre vie ont refait surface, j'ai été submergée par un sentiment de plénitude, de bonheur intense. Nous avons été si heureux. Tu étais un enfant adorable, mon petit ange. Je fondais littéralement chaque fois que je voyais ton sourire sur ta petite bouille mutine. Tu savais toujours me charmer, même si je te faisais des remontrances. Le jour de cette photo, nous avons décidé d'aller nous promener au petit parc où tu aimais tant aller. Tu jouais avec les canards, t'amusant à donner à chacun d'eux un prénom burlesque, sorti de ton imagination farfelue. Des instants de bonheur, feutrés, doux. Ce jour-là, tu avais découvert une petite boîte en métal argenté au milieu de l'intense végétation

du parc florissant. Elle a piqué ta curiosité et tu as trouvé à l'intérieur la photo d'une petite fille de ton âge aux yeux couleur or, belle comme le jour naissant.

Je sais maintenant mon petit ange qu'il suffit d'un seul regard pour chambouler toute une vie et la tienne l'a été ce jour-là.

Je donnerais tout ce que j'ai pour revivre une seconde de cette merveilleuse journée avec toi mon petit prince, te serrer dans mes bras, comme je l'ai fait sur la photo pour empêcher que commettes plus tard l'impensable.

Des années ont passé depuis cette journée, la jeune fille sur la photo a été ton grand amour, ta Louise, ton rayon de soleil, mais elle n'a pu te sauver de tes démons.

Jean où es-tu, que vis-tu, as-tu retrouvé le bonheur ? la joie de vivre ?

Si cette lettre te parvient je t'en prie donnes-moi de tes nouvelles,

Avec tout mon amour,

Ta maman

Louise et Jeanne

- « Maman, maman regarde la jolie boîte argentée dans la vitrine, elle scintille. Je pourrais l'avoir en cadeau pour Noël ?
- Ma chérie, en effet elle est très jolie, viens nous allons demander au propriétaire du magasin plus d'information sur cet objet.
- Bonjour Monsieur, ma fille a été enchantée par la petite boîte en métal de couleur argent qui est exposée dans votre vitrine. Est-elle à vendre ? Et quel serait son prix ?
- Chère Madame, ce petit coffret recèle une belle et triste histoire. Il a appartenu autrefois à un grand Seigneur vivant à St-Petersburg. Il était éperdument amoureux d'une jeune paysanne à qui il avait voulu l'offrir en présent pour lui avouer son amour. Bien mal lui en prit ! Le père de la jeune fille fut alerté par les desseins du Seigneur et fut pris d'une telle rage, qu'il répudia sa fille et l'envoya vivre chez ses grands-parents à Vladivostok un village perdu de Sibérie.

- Le Seigneur rechercha pendant de longues années son amour perdu. Il erra de longues années à travers les steppes sibériennes et las de retrouver sa belle, il décida de se séparer de l'écrin lui rappelant sans cesse la jeune fille et la vendit une bouchée de pain à mon oncle qui tenait la boutique à l'époque. Mon oncle me relata ensuite l'histoire du Seigneur et de la jeune paysanne.
- Oh maman, maman, cette histoire est si triste, je voudrais tant avoir ce petit coffret et j'en prendrai bien soin je te le promets ».

Jeanne acheta la petite boîte en cadeau pour Louise. Peu après elles se rendirent toutes deux au parc où Louise s'amusa avec les canards, mais dans son empressement elle égara l'écrin.....

Prisca F.

Poèmes

Nidification

Nue sous les paupières
 Elle danse d'une immobilité parfaite
 Replié en son sein
 Peut-être
 Un enfant se cache déjà
 Dans son ventre
 Entre ses bras
 Comme un nouveau cycle
 Les germes d'un confinement
 Sa pudeur tout en rondeurs
 Ses courbes si douces si délicates
 Sous le vert tendre de son monde
 La terre en protection
 Mon enfant juste en-dessus
 Un mystère
 Une femme
 Bientôt mère

Contamination

Je ne sais plus

Je ne sais pas
Je ne veux plus
Juste mourir
Disparaître
Renaître
Un peu plus tard
Pierre en suspension
Miroir invisible et sombre
Le reflet de ma déchéance
Ma peau en souffrance
Les os transpercent la chair
En filigrane sur ce parchemin
Le destin ma misère
Je te comprends
J'entends ton souffle
Mon chagrin
Ma désespérance
Je tourne le dos
A ma vie
Je ne sais pas
Je ne sais plus
Dernière lueur
Un espace
Entre mon âme
Et le reste du monde

Incubation

Ô mère
Terre nourricière
Aux griffes si douces
Louve protectrice
Assoiffée de fraîcheur
D'odeur de jeunesse
Et de ma chair
Pâle et joufflue
Tendrement serre
Une brisure d'elle
Dans le blanc parsemé
Les années d'inquiétude
A la croisée des chemins
Printemps et destin

Léger et gracile
Ton petit bout d'homme
Prisonnier de tes rêves
Déjà loin de toi
Son âme s'envole

Germination

Elle
Ses courbes si douces si délicates
Légère et gracile
Elle danse d'une immobilité parfaite
Dans son ventre
Sous le brun tendre de son monde
La terre en protection
Ma peau en souffrance
En filigrane sur ce parchemin
Comme un nouveau cycle
Fidèle à ma nature
De petit bout d'homme
A père
Bientôt poussière
Entre ses bras
Et sa pudeur tout en rondeur
Prisonnier de ses rêves
Mon âme s'envole ne sait plus ne sait pas
Déjà loin de moi les années d'inquiétude
J'entends son souffle
Le reflet de ma déchéance
Juste mourir disparaître
Renaître un peu plus tard
A la croisée des chemins
Du printemps et du destin
Pensées d'un confinement
Replié en son sein
Dans les souvenirs
Une brisure d'elle
Nu sous mes paupières
Miroir invisible et sombre
Un mystère
Une femme bientôt mère
Pâle et joufflue

Louve protectrice et nourricière
Aux griffes si douces tendrement serres
Mon chagrin de pierre en suspension
Assoiffé de fraîcheur et d'odeur de jeunesse
Tourne le dos à ma misère
Mon enfant juste au-dessus
Dernière lueur
Ma chair et ma chaise

Un espace
Entre mon âme et le reste du monde

Peut-être
Un enfant s'y cache déjà

Bettina T.

Arrête de me regarder

Arrête de me regarder, nom de dieu. J'ai beau fermer les yeux, la lourdeur de ton regard est palpable. Ne vois-tu pas que je veux être seule ? Seule, tu m'entends ? C'est quoi ton problème ? Tu me crois en danger ? Tu penses pouvoir m'aider ? Ou alors tu me désires ? Non, ce serait trop drôle. Tu ne vois rien de moi qu'une masse dans les tonalités de la terre, de la forêt en hiver, même la couleur de mes cheveux doit t'évoquer une branche. Ou un écureuil peut-être. Et les quelques traits que tu peux percevoir de mon visage ne peuvent en rien t'éclairer sur mon tempérament. Je pourrais être douce ou alors dure. Et la forme de mon corps, tu la vois comment ? Lourd, arrondi ? Maigre, tout en angle ? Tu ne sais rien de ma voix, de mes gestes, du grain de ma peau. Rien. Tu ne peux rien savoir. Qu'imaginer !

Imaginer. Bon sang c'est ça mon drame.

Alors, je vais te dire : ne te fie pas à ce que tu as là sous les yeux. Tu vois peut-être une faible femme, douce, aimante, câlinant peut-être un enfant dans ses bras... Qui sait ? Les apparences sont trompeuses.

Oui, tu vois là une femme en repli, en cocon, floconneuse, évanescence, prête à se dissoudre dans l'air. Et si c'était pour mieux se déployer une fois l'énergie retrouvée ? Et si cette image cachait un volcan, une furie, une emmerdeuse ?

Bon, maintenant casse toi. J'en ai ras de me faire mâter...

Tu savais qu'elle me quitterait ? Allez, dis-le que tu le savais. A toi, elle ne cache rien. Ne fais pas l'étonné. Ne fais pas celui qui se demande pourquoi je suis roulé en boule, pourquoi je ne relève plus la tête, pourquoi je suis... nu.

Tu vois mes côtes, tu vois ma maigreur ? M'effacer, disparaître, me gommer, ne devenir qu'une vague esquisse. C'est ce que je veux, de toutes mes forces. Oui, des faibles forces qui me restent.

Tu vois mes couleurs ? Bleuâtres, rosâtres, verdâtres, macabres, non ?

L'évanescence. Quel effort !

Gommer n'est pas tracer. C'est bien plus rude.

- Ma petite fille, tu trembles. Tu as fait un mauvais rêve. Raconte.

- Grand-maman, c'était terrible. J'ai rêvé... qu'on était enfermées. On ne pouvait plus sortir. Les gens disaient qu'il y avait...

- Quoi donc ? Il y avait...

- Un virus qui était partout et on pouvait l'attraper comme ça, simplement en se touchant.

- En se touchant ? Quelle histoire ! Tu as beaucoup d'imagination. Et alors...

- Et alors tout le monde devait rester dans sa maison. On ne pouvait sortir que pour aller chercher de la nourriture. L'école était fermée.

- Hahaha... Tu vois ça plus d'école ! Ce serait trop drôle. D'un côté ce serait chouette. Toi et moi. Je t'apprendrai plein de choses.

- Non grand-maman, ce n'était pas drôle. Dans mon rêve, les grands-parents ne pouvaient plus voir leurs petits enfants.

- Ah bon ! Curieux. Et pourquoi ?

- C'était comme ça. Y avait beaucoup de morts, surtout les vieux.

- Allez, ce n'est rien qu'un mauvais rêve. Oublie ça. On va aller manger une glace au bord du lac et après on va se faire belles pour ce soir. Tu n'as pas oublié : on se retrouve tous au restaurant pour fêter mon anniversaire. Quand même, je me demande où tu vas chercher tout ça. Drôle d'idée...

Anna s'en souvenait, comme si c'était hier. Elle venait de se réveiller de sa sieste et le cauchemar qu'elle avait fait était si fort qu'elle s'était réfugiée dans les bras de sa grand-mère qui était assise là dans ce fauteuil si bizarre, à la fois lourd et léger, moderne et ancien.

Et à présent, le fauteuil était arrivé chez elle et elle ne savait où le mettre. Anna n'aimait pas ce meuble mais comme sa grand-mère avait expressément couché sur son testament sa volonté qu'il lui revienne, il fallait bien qu'elle fasse avec. Dans son appartement, ce meuble détonait, créait une dissonance, n'allait avec rien. Trois mois déjà et elle ne cessait de le déplacer espérant lui trouver une place enfin convenable. Kurt, son ami venait d'arriver chez elle. Il avait l'air préoccupé. Il lui parla de Andreas qu'il avait rencontré la veille. Andreas n'allait pas bien lui disait-il.

- Mais enfin Anna, je n'ai pas à te juger. Tu l'as quitté c'est ton affaire, mais tu aurais pu le ménager. En ce moment, rien ne marche pour lui. Il a l'air si désespéré.

Anna ne répondit rien. Elle se remémora la scène de la rupture. Un double cauchemar. Andreas, assis sur ce fauteuil, l'air perdu, si triste, si lâche, comme un tricot dont les mailles se distendent et menacent de se défaire. Elle venait de se réveiller de sa

sieste avec le goût amer d'un mauvais rêve. Elle aurait tellement voulu trouver sa grand-mère plutôt que son amant assis là. Sa grand-mère aurait su trouver les mots... Pourtant, elle avait raconté son rêve à Andreas, comme elle l'avait fait à sa grand-mère quand elle était encore une toute petite fille, sans toutefois s'installer sur ses genoux, mais en se tenant au contraire debout, droite devant lui :

- J'entre dans une voiture qui, à peine installée, démarre en trombe. Quand je veux prendre les commandes pour ralentir et négocier le virage que je vois au loin, je réalise que je suis assise à l'arrière et que je ne peux rien faire.

Et puis elle avait enchaîné, sans vraiment réaliser ce qu'elle disait :

- Tu sais Andreas, je sais que ce rêve dit ce que je suis maintenant. Je n'ai plus la maîtrise de ma vie depuis que tu y es entré. Il faut que tu t'en ailles.

Elle avait prononcé ces mots avec détachement, sans sourciller, d'une voix ferme et monocorde, comme si elle déclamait une tirade d'une pièce de théâtre dont elle n'aurait pas vraiment compris le sens. Andreas avait blêmi. Il se souleva lentement, saisit son imper qu'il avait posé sur le dossier du fauteuil, l'enfila, se dirigea en titubant vers la porte d'entrée et sans un mot sortit de chez Anna.

Kurt n'avait plus rien dit. Il regardait Anna perdue dans ses pensées. Anna qu'il avait toujours aimée, sans oser lui dire. Maintenant peut-être ?

Mais Anna pensait : arrête de me regarder, nom de dieu. J'ai beau fermer les yeux, la lourdeur de ton regard est palpable. Ne vois-tu pas que je veux être seule ? Seule, tu m'entends ? Et toute la tirade de la pièce qu'elle avait joué deux ans plus tôt lui revenait en mémoire.

Francine C.

Léonie

Ô ! Femme assise, repliée sur toi-même

Au teint pâle comme la porcelaine

Fatiguée du labeur

Fatiguée du malheur

Près de l'âtre tu te reposes

N'espérant plus grand chose

Ô ! Femme assise repliée sur toi-même

Implorer un avenir sans misère

Est-ce un blasphème ?

Fuir l'enfer !

Se glisser dans le sommeil

Et prendre possession de la nuit
Où là tu t'émerveilles

Ô ! Femme repliée sur toi-même
Tu fuis le désespoir et le sourire perdu
Au matin seras-tu entendue ?
Le soleil aura-t-il habillé ton cœur ?
Le soleil dansera-t-il dans tes mains ?
Tel un serviteur
Prometteur de meilleurs lendemains

Friedrich

Increvable mélancolie d'un ciel toujours gris
Couleur de mon cœur assombri
Ne pourrais-je espérer revivre ces moments
De tendresses enveloppantes de mon amant ?
Je ne peux me résigner au sombre destin
De cet amour lointain, devenant incertain.

Amertume, chagrin, mes larmes coulent
Et las, fatigué, désabusé, je m'enroule
Je m'écroule, replié sur moi-même
Sombre doute d'en sortir indemne.

J'étais perdu, et lui m'avait trouvé
De son amour il m'a relevé
De son amour il m'a sauvé
Lui seul savait m'aimer.

Je rêve d'un ciel bleu sans nuages
Où mon cœur sortira de ce naufrage
Guéri, alangui et plein d'espoir
De se donner la chance de croire
Qu'il aura encore le pouvoir d'aimer
Et ne plus être une ombre abîmée.

La mère et son fils

Hugo sexagénaire, féru d'art a entraîné Emmanuel son fils la trentaine, voir l'exposition temporaire de "Max Oppenheimer". Assis sur un banc au milieu de la salle, ils se sont arrêtés sur une dernière peinture. Ils considèrent, analysent et contemplent l'œuvre « La mère et son fils ».

Après quelques minutes Emmanuel rompt le silence.

- Je suis frappé par les mains de cette femme. Elle semble étirer ses phalanges tout en appuyant de ses deux index le bas de l'épaule du jeune garçon. Le retient-elle ? Le soutient-elle ?

- Le visage de cette femme aux traits fins, bien formés au regard vague et désenchanté, me commente Hugo. Son fils a l'air d'avoir pleuré. On pourrait deviner quelques larmes séchées sur sa joue.

- Je dirais même que ce gamin a encore enfermé quelques traces de son chagrin. Il semble à deux doigts de se libérer dans la chaleur des bras maternels.

- Et pourquoi aurait-il pleuré ? relance Hugo

- Peut-être a-t-il fait un cauchemar ?

- Ou plus grave ils ont appris une terrible nouvelle ?

- Je préfère la version du cauchemar.

- Sa tristesse est à l'unisson de celle sa mère tu ne trouves pas ? interroge le père.

- Moi je ressens surtout une émotion affectueuse, une bouffée de tendresse entre les deux personnages.

- Ce ruban de lumière les entourant apporte un mélange étrange d'accablement et d'espérance.

Les deux hommes se lèvent et se dirigent tranquillement vers la sortie.

Emmanuel s'approche de son père lui prend le bras et dit :

- Merci papa, de m'avoir permis de découvrir les œuvres de Max Oppenheimer. Ce peintre arrive par son talent à déranger, bousculer, déstabiliser et interroger.

- Ravi que cela t'ait plus mon fils. Maintenant que dirais-tu d'une bonne bière sur une terrasse au soleil ?

- Alors toi ton talent est de savoir toucher ma corde sensible ! répond en souriant Emmanuel.

Les deux hommes s'installent sur la terrasse du bistrot « Le vieux château ». Le serveur apporte les deux bières. Le père regarde son fils et lui demande :

- Te rappelles-tu le petit vase zébré blanc et noir décoré de pastilles foncées qui trône sur la console régence dans l'angle près de la fenêtre du salon ?

– Oui bien sûr.

– Il y a quelques années j'ai fait l'acquisition de ce vase dans une salle des ventes. J'avais eu un coup de cœur. Je l'avais offert à ta mère à l'occasion de son anniversaire. Tu sais comme elle affectionnait ce genre d'objet. Elle les aimait de petites tailles et signés. Elle avait l'irrésistible besoin de découvrir à travers ce genre de bibelot les caractéristiques d'une période, d'un mode de fabrication ou d'un thème de décoration. Un jour, un ami écrivain, passionné d'histoire, est venu dîner à la maison. Lui faisant visiter mon appartement, il s'arrête sur ce vase, s'en approche, se penche, le touche, recule et me demande la permission de s'en saisir. Vérifiant le certificat d'authenticité, mon ami me révèle l'historique de cette pièce devenu soudain le centre de notre conversation.

– En l'année 1903, Léonie, 20 ans, étudiante vit avec ses parents dans la banlieue de Vienne. Un énorme incendie la transporte brutalement dans le plus grand des désespoirs ; ses parents ont péri dans la catastrophe. Le fameux vase échoué entre deux poutres calcinées fut retrouvé intact et resta le seul souvenir familial pour la jeune fille. Quelques années plus tard, Léonie est allée vivre à Vienne auprès de son frère Friedrich. L'homosexualité de son aîné l'ayant mis à l'écart de la famille, les deux jeunes gens ont très vite retrouvé leur complicité. Le grand bonheur de partager leur quotidien permit à Léonie de rencontrer les nombreux amis de son frère. Et c'est ainsi qu'elle fit connaissance de Max Oppeinheimer qui lui demanda de poser pour lui. Elle fut le modèle de quelques-unes de ses œuvres.

Emmanuel s'agrippa au bras de son père, interloqué :

– La jeune femme sur le tableau était Léonie, la propriétaire de ton vase !

Aubépine

Un secret

Vienne, mars 1957

Simone

Simone était encore bien bouleversée par le décès de son père, survenu quelques semaines plus tôt. Mais peut-on imaginer se remettre de la disparition d'êtres aimés ? Elle espérait juste que le temps lui permettrait au moins d'apaiser un peu son chagrin.

Leopold avait été un père aimant, soucieux du bien-être de « ses femmes ».

Pourvu d'un grand sens de l'humour et partisan de la liberté, il avait laissé son épouse et ses filles vivre sans les contraintes sociales imposées par la société viennoise de la première partie du vingtième siècle.

Peintre reconnu et encensé dès ses débuts, on s'était montré tolérant envers lui. Il faut dire que ce bel homme à l'esprit brillant et au caractère enjoué se comportait toujours de manière naturelle et agréable envers chacun. Et puis les artistes étaient considérés comme des « êtres différents » dont on n'attendait pas qu'ils se comportent « comme tout le monde ».

La famille avait vécu dans l'aisance. Au fil des années, les œuvres de Leopold avaient été exposées dans toute l'Europe, puis aux Etats-Unis.

La vie avait été clémente longtemps. Puis il y avait eu un premier drame, suivi quelques années plus tard d'un second. Hanna, la petite sœur de Simone, alors âgée de treize ans, avait été victime d'un terrible accident d'équitation.

Carlotta, la mère, ne s'en était jamais remise. Sans doute fragilisée, elle avait sombré dans une grave dépression puis était décédée quelques années plus tard.

Leopold avait ensuite eu quelques aventures qu'il ne dissimulait pas, mais il n'était jamais parvenu comme on dit « à refaire sa vie ».

Sa mélancolie transparaissait dans les œuvres des dernières années, comme s'il lui était devenu impossible d'obtenir sur sa palette des couleurs vivantes.

Simone, célibataire endurcie, mais était-ce vraiment un choix ?, avait consacré une grande partie de sa vie à celle de son père. Elle n'avait eu de cesse que de promouvoir l'œuvre de ce dernier.

Devenue son agent, elle organisait les expositions, et effectuait tous les travaux en lien avec les médias, ainsi que les tâches administratives.

Leopold lui en était très reconnaissant. Le dévouement de Simone lui permettait d'avoir l'esprit tranquille.

Simone se rendit ce jour-là chez le notaire, afin d'apprendre les décisions testamentaires de son père.

Sans surprise, car Leopold l'avait mise au courant, une certaine somme irait à une œuvre de bienfaisance. En-dehors de cela, l'ensemble de la fortune du peintre lui revenait. Elle pouvait en disposer comme bon lui semblait et elle avait ainsi la garantie de pouvoir vivre aisément jusqu'à la fin de ses jours.

Le notaire lui remit encore une boîte carrée en argent. Une petite boule du même métal permettait d'en soulever le couvercle. Simone n'avait jamais vu ce coffret.

Il ajouta que Leopold souhaitait qu'elle ouvre cette boîte quand elle serait seule à la maison.

Une fois rentrée, elle s'assit dans la véranda et souleva le couvercle de la boîte avec un mélange de curiosité et d'appréhension. Elle contenait un carnet recouvert d'un cuir noir usé et un papier plié en deux. Ce dernier était un mot de son père, rédigé peu de temps avant sa mort. « Simone, je t'ai aimée ainsi que ta mère et ta sœur. Mais j'ai aussi aimé d'autres personnes... Trois tableaux que tu trouveras dans le grenier,

derrière le vieux vaisselier bleu et blanc et la lecture de ce carnet te permettront de comprendre. Ne m'en veux pas. Leopold ».

Simone se rendit sur le champ dans le grenier. Elle connaissait bien ce vaisselier qui avait appartenu à sa grand-mère paternelle. Il se trouvait là depuis plus de trente ans. Elle parvint au prix de grands efforts à le déplacer d'un mètre environ. En effet, trois toiles dont elle ignorait l'existence se trouvaient là, chacune bien emballée dans un papier épais. Elle les descendit une à une dans la véranda. Après s'être préparé une théière, elle enleva les papiers, regarda pensivement les trois tableaux, des portraits. L'un d'eux était celui d'une jeune femme recroquevillée sur elle-même, les yeux fermés, le visage doux, un tissu recouvrant entièrement son corps. Le second dévoilait un jeune homme nu de dos, le corps noueux, la colonne vertébrale saillante. Le dernier représentait une mère et son enfant, la ressemblance entre eux ne laissant aucun doute à ce sujet. Des trois œuvres, superbes selon l'avis expert de Simone, se dégageait une impression de solitude et de tristesse. C'était bien là leur seul point commun.

Piquée par la curiosité, la jeune fille entreprit la lecture du carnet.

Vienne, printemps 1909

Elisa

Je l'avais croisée dans une petite ruelle. Juste le temps de remarquer le grain de peau parfait de ses joues et son visage allongé, son nez qui la faisait paraître plus femme qu'elle ne devait l'être, j'appris par la suite qu'elle était âgée de seize ans.

Je l'avais suivie. Elle s'en était rendue compte et avait pressé le pas. J'avais fini par la rattraper. Le regard inquiet, elle m'avait alors demandé qui j'étais, ce que je voulais.

Je m'étais excusé platement de la peur que j'avais involontairement pu lui causer.

Mon nom lui disait vaguement quelque chose. Dans sa famille modeste, on n'avait ni le temps ni les moyens de s'intéresser à la peinture ou aux arts. Il fallait surtout se débrouiller pour assumer les besoins quotidiens.

Ne sachant trop comment exprimer ma requête sans prendre le risque de la froisser, je me lançai d'un seul trait :

« Votre visage exprime une grande sagesse, j'aimerais que vous acceptiez de poser pour moi. Contre bonne rémunération, cela va de soi. Comment vous appelez-vous ? »

La jeune fille, étonnée de la proposition et intimidée prit une grande respiration avant de répondre d'une seule traite :

« Elisa Mayer, j'accepte votre proposition, mais je refuse de poser nue ».

Cette phrase claire et déterminée, contrastant avec son air effarouché me surprit et me plut tout de suite.

Je lui donnai ma carte et elle vint comme convenu deux jours plus tard à l'atelier.

Elle me dit qu'elle s'était renseignée à mon sujet et avait été surprise de ma notoriété. Sans que je n'aie le temps de le lui proposer formellement, elle visita l'atelier, s'arrêtant devant les tableaux terminés ou pas. En dehors de quelques

paysages, la plupart de mes œuvres étaient des portraits ou des corps entiers. En général des femmes, et souvent peu vêtues...

Elle me dit que ces toiles lui plaisaient, car on sentait que les femmes, même celles représentées dans des postures parfois osées, semblaient à l'aise et heureuses. Je lui fit remarquer que les femmes ainsi représentées avaient été mes amantes par le passé.

Elle avait rougi et avait répété qu'elle ne poserait jamais nue.

Je l'avais rassurée, ma compagne actuelle dont j'étais très amoureux et que j'espérais demander en fiançailles sous peu n'accepterait pas que je fasse n'importe quoi avec mes modèles !

Ma phrase l'avait fait rire. On avait alors convenu des modalités du travail et l'on s'y était mis sur le champ. Je réalisais durant une partie de l'après-midi des esquisses et des dessins sur papier. L'un d'eux servirait peut-être ensuite à la réalisation d'une peinture sur toile.

Mais je n'étais pas satisfait de mon travail. Quelque chose ne jouait pas. Elle avait certainement la plus jolie robe qu'elle possédait, mais ne semblait pas se sentir à l'aise. Je lui demandais s'il était possible d'envisager qu'on trouve autre chose...

Elle avait parcouru l'atelier et avait brandi une vieille couverture posée sur un canapé que j'avais dans un coin. Elle s'était cachée derrière un paravent, avait retiré tous ses vêtements et défait son chignon. J'avais vu l'ombre de sa silhouette parfaite et ma foi, je dois avouer que j'en avais ressenti de l'émoi. Elle était réapparue devant moi, emmitouflée dans la couverture et avait pris cette pose qui me permit de réaliser ce qui, à mon sens, restera mon meilleur dessin. Un minimum de traits et de couleurs, et toute la beauté du monde mise en avant, offerte en toute simplicité aux yeux du spectateur...

Je lui dis que la séance pouvait s'arrêter, que je ne pourrais pas faire mieux maintenant. Elle se leva, sourit et d'un air amusé, oui, c'est le mot, fit tomber la couverture, prit ma main et m'emmena vers le canapé...

Ce fut là, je dois le dire le plus délicieux moment de toute ma vie...

J'en perdis la raison et durant les jours suivants, parcourus en vain toute la ville comme un fou pour tenter de la retrouver... Elisa, je ne connaissais malheureusement que son prénom. J'eus beau demander ici et là, et même montrer le dessin que je tenais précieusement dans un cartable, personne ne connaissait cette fille.

Au fil du temps, je décidai de revenir à ma vie et d'essayer de ne plus y penser. Je fis encadrer le dessin et choisis de l'emballer soigneusement, de le mettre au grenier et surtout de ne plus jamais le regarder.

Mais le souvenir d'Elisa, je dois le dire, aura hanté chacun des jours de ma vie, chacun...

Vienne, été 1912

Erwin

J'avais décidé de travailler davantage avec des modèles masculins, souhaitant m'améliorer dans ce domaine. Si les rondeurs féminines m'étaient devenues familières dans ma pratique de peintre, j'éprouvais plus de difficultés à restituer de manière satisfaisante des corps musclés, très pileux parfois.

Erwin était venu de lui-même me rendre visite à mon atelier. Il avait déjà posé pour un peintre renommé que je comptais parmi mes amis et c'est ce dernier qui l'avait encouragé à venir se proposer comme modèle.

Le jeune homme encore adolescent, maigre et musclé, j'apprendrai plus tard qu'il pratiquait régulièrement la boxe, avait un visage et une attitude qui ne m'inspiraient aucune sympathie. Ses traits étaient pourtant fins et réguliers, son nez bien proportionné, mais une nervosité qu'il peinait à surmonter, lui donnait une expression figée qui me mettait mal à l'aise. Je décidai de lui proposer de poser pour une seule séance, davantage en raison de mon amitié pour le peintre que par rapport à lui.

Et du moment qu'il était là, il accepta de travailler sur le champ, ce qui m'arrangeait, désirant en finir au plus vite.

Je lui demandais s'il avait une préférence ou une idée par rapport à la pose. Il me décocha un sourire en coin, se déshabilla entièrement devant moi et s'assit dans la posture de l'unique peinture, sur papier, que je réaliserai de lui.

Tout se déroula dans une forme de frénésie qui ne m'était pas coutumière. C'était comme si, pour réussir à restituer la tension qui se dégageait d'Erwin, je devais moi-même me mettre dans un état de fébrilité rageuse !

Je traçais les contours rapidement de traits précis, puis décidai de le traiter avec de l'aquarelle, mélangeant les couleurs sans trop réfléchir. Je terminai par sa chevelure, dense, épaisse, ma foi très belle, je me surpris à le reconnaître.

Je réalisai ce jour-là et j'en pris tout de suite conscience, mon meilleur nu masculin. Du reste je n'en fis pratiquement plus jamais par la suite. Tout avait été donné dans cette peinture-là, le sujet était clos.

Erwin se releva prestement et me fit face, sans la moindre pudeur. Il siffla de manière admirative en regardant le résultat.

Puis il me demanda si, afin de gagner plus d'argent, je serais, comme l'autre peintre, décidé à prolonger la séance sur le canapé...

Je dus afficher un air stupéfait, voire horrifié. Comprenant sa méprise, il se rhabilla sur le champ.

Soucieux toutefois d'être honnête, au vu de la réussite de l'œuvre qui devait finalement beaucoup à la personnalité du modèle, je décidai de le rémunérer au même tarif que mon ami. Il hocha la tête satisfait et partit en me gratifiant d'un « adieu » moqueur...

Épuisé par cette après-midi intense et abasourdi d'avoir découvert des penchants que je ne connaissais pas à mon ami, je m'affalai sur le canapé.

Gêné par tout cela, je décidai de faire encadrer la peinture et de la garder cachée dans le grenier, avec celle d'Elisa.

Vienne, hiver 1921

Elisa et Stefan

Douze ans avaient passé depuis ma rencontre avec Elisa. Jamais je n'aurai imaginé la revoir un jour... Et encore moins entendre à nouveau parler d'Erwin. La vie apporte parfois son lot de bizarreries...

Ma renommée de peintre n'était plus à faire. Mes œuvres étaient montrées à travers le monde, dans les musées comme dans les plus prestigieuses galeries.

Je vivais dans l'aisance, heureux en ménage avec ma douce Carlotta et nos deux petites filles, Simone et Hanna, vives d'esprit et adorables.

Aussi, ce matin de décembre, quand je la vis entrer dans l'atelier, emmitouflée dans un vieux manteau, tenant par la main un petit garçon, mon cœur eut immédiatement un soubresaut.

Elisa ! Le même visage allongé, mais le teint terne et les yeux emplis d'une tristesse froide, résignée. Elle me tendit une main glacée et me présenta son fils, Stefan.

Je voulus lui parler, lui dire que je n'avais jamais cessé de penser à elle, mais d'un geste discret, elle me pria de me taire. Elle demanda si son fils pouvait s'asseoir sur le canapé et je l'y installai avec un petit livre d'images qui se trouvait là et appartenait à Hanna. Le petit se plongea dans le livre.

Elisa me raconta quelle avait été sa vie au fil des ans. À dix-neuf ans à peine, elle avait épousé un certain Erwin, boxeur à ses heures et bon à rien le reste du temps... Il était le père de Stefan. L'enfant avait à peine trois ans quand Erwin avait perdu la vie lors d'un match de boxe illégal qui avait mal tourné.

Elisa s'était débrouillée de son mieux pour élever l'enfant. Puis Elle avait rencontré un autre homme, pas mal plus âgé. Elle était enceinte de lui. Il était prêt à l'épouser, mais il était exclu pour lui d'accueillir Stefan sous son toit. Cela aurait été impensable pour sa famille. On enverrait donc le petit garçon dans un internat, à l'étranger.

Elisa venait me voir afin que je réalise et garde un portrait d'elle et de son enfant.

Elle me priait de remettre un jour ce tableau à Stefan, si elle venait à disparaître...

La voir si triste, vieillie prématurément me fendit le cœur. Je réalisais de mon mieux le portrait, mettant toute la lumière dont la mère semblait privée à jamais sur le visage de l'enfant. Je promis de faire selon ses vœux. Le portrait fut encadré, emballé et il rejoignit les deux autres dans le grenier. Elisa me remit un papier avec le nom de son enfant, sa date de naissance, et l'adresse de l'internat où il partirait bientôt, en France.

Vienne, 1955

À Simone

Ma chère fille, ces dernières lignes s'adressent à toi.

Voici la suite de l'histoire de ces deux êtres qui ont toujours eu leur place dans mon cœur. Elisa est décédée en couches, ainsi que l'enfant qu'elle portait, quelques mois après notre entrevue. Je l'appris par hasard, en lisant les avis mortuaires dans le

journal. Son époux donna une forte somme à la directrice de l'internat, destinée à payer jusqu'à ses quinze ans, tous les frais concernant Stefan. Mais il se refusa à jamais à lui rendre visite. Je décidai de soutenir au mieux cet enfant, à la mémoire de sa mère. Je vous ai toujours adorées, ta sœur et toi. Mais peut-être que n'ayant pas eu de fils, je me suis attaché à lui beaucoup plus qu'il ne l'aurait fallu...

Il était vif d'esprit, sportif et musclé comme l'avait été son père. Je retrouvais aussi dans les traits de son beau visage ceux d'Elisa.

Je m'arrangeai chaque année pour aller lui rendre visite deux ou trois fois en France. C'était généralement assez facile à organiser, puisque comme tu le sais, mes œuvres étaient souvent plébiscitées pour des expositions dans ce pays.

Stefan m'appelait par mon prénom et voyait en moi un ami de sa mère. J'essayais d'améliorer un peu son ordinaire en lui amenant des cadeaux, en lui écrivant des cartes postales depuis les nombreux pays où je me rendais...

Les années ont passé. Petit à petit, Stefan, à mon grand regret, ne m'a plus trop donné de nouvelles. J'ai préféré ne pas insister. Il avait sa vie d'adulte...

Il a quitté l'internat, puis il s'est marié avec une française, une certaine Jeanne Bouvier. Ils ont eu un fils. Tu trouveras quelques photos dans une enveloppe bleue, dans un tiroir du vieux vaisselier. Stefan a trouvé la mort durant la guerre. Je n'ai jamais exactement su quand et comment. L'âge venant, je n'ai pas eu le courage de me lancer dans des recherches, par peur peut-être, qu'elles soient vouées à l'échec.

Je t'en prie ma Simone bien aimée, fais-le pour moi et pour Elisa, Erwin, Stefan, en leur mémoire à tous. Essaie de retrouver Jeanne et son fils. Remets-leur ces trois tableaux.

Leopold

Francine H.